

Lettre à la Marquise

Car il faut régler l'affaire.

Depuis l'éternité, le jeudi était consacré à la vierge, au courrier et au bain de pieds. Des centaines de Dames étaient mortes qui avaient éduqué des milliers d'enfants qui avaient disparu, des royaumes avaient péri dans des révolutions qui s'étaient avérées à leur tour mortelles, des comètes qui annonçaient la fin du monde avaient plusieurs fois traversé le ciel, le soleil s'était même caché derrière la lune diffusant dans l'ombre un halo jaune de soufre qui venait de l'enfer et, imperturbablement, le courrier était distribué le jeudi à l'étude, avant le pédiluve, dans un grand débordement de "Je vous salue Marie", "Marie, pleine de grâces, faites que je reçoive SA lettre".

Travaillez, recommandait la Dame, qui voulait nous signifier que l'agitation que nous nous communiquions n'accélérerait pas la cérémonie d'une seconde et pour nous le faire comprendre elle interrompait l'ouverture des enveloppes, enlevait ses lunettes de vue et croisait les bras, ce qui me désespérait car je mesurais que pour que tout rentrât dans l'ordre il faudrait qu'avec la même lenteur obsédante elle décroisât les bras, remît ses lunettes, reprît le coupe-papier.

Après elle lisait. Il y avait des lettres qu'elle survolait, envers-endroit, avant de les remettre dans l'enveloppe. Elle en étudiait d'autres comme on cherche la solution d'un problème, elle revenait plusieurs fois en arrière, elle fronçait les sourcils, elle restait les yeux dans le vague à chercher quelque chose en l'air, au fond d'elle-même. On sentait venir le drame. Si la Dame ne trouvait pas, plutôt que de risquer quoi que ce fût, la lettre disparaîtrait de la pile, elle serait engloutie dans le fond de sa vaste poche noire, on n'en n'entendrait plus parler, on ne la recevrait jamais. Travaillez, ordonnait la Dame.

Le regard en coin, je mesurais l'épaisseur de la pile restante, j'essayais d'apercevoir le papier d'une enveloppe-avion. Quoiqu'elle n'habitât qu'à sept kilomètres, ma grand-mère écrivait sur du papier-avion et même sur des cartes-lettres qui rendaient dans ce cas le coupe-papier inutile puisque la Dame en découpait minutieusement les bords selon le pointillé, ce qui me plongeait dans un état de joie ambiguë. La lettre était là, mais réduite à une courte feuille que son écriture longue et déliée traversait presque obliquement pour aboutir dans le coin inférieur droit à la signature : "Votre grand-mère", qu'elle ramassait un peu pour que le paraphe ne sorte pas, mais qu'elle traçait quand même pour me rappeler si par aventure je l'avais oublié qu'elle était ma grand-mère. La taille réduite de la missive où se développait et rétrécissait son écriture me donnait l'impression de lire l'extrait d'une longue lettre qui se serait étendue en dehors du périmètre strict de la carte-lettre, qui figurait comme les bords d'un cadre qui en la mutilant en eut fait ressortir un détail.

Les lettres de ma grand-mère privilégiaient les descriptions de la nature. Elles me

bouleversaient par la magie de ce style d'autrefois qui éliminait le normal, l'habituel ou le banal pour ne raconter, sous l'effet de la plus naturelle des censures, que le poétique et le délicat. Pour lui répondre, je ne trouverais que le banal, le hideux, le grossier d'une réalité que je ne pouvais ni effacer ni dépasser et cela me causait une frustration chagrine comme lorsque l'on mord dans une grosse meringue croquante qui ne laisse dans la bouche qu'une poussière de sucre qui colle aux dents. Ces lettres si courtes, mangées de formules de politesse, c'était là l'exigence de la carte-lettre, ne disaient rien qui ne pût passer par les rigueurs d'une censure non seulement admise mais sollicitée et révéree. Elles n'écrivaient rien qui ne pût être lu par l'assemblée entière des petites filles en uniforme noir.

Parfois, il n'y avait même pas de carte-lettre et durant l'étude j'écoutais les yeux ouverts la pluie qui tombait sur le gravier des allées, j'essayais d'entendre plus loin encore derrière les murs du couvent d'O, percevoir ne serait-ce que la rumeur de la ville mais les murs étaient trop hauts et réfractaient encore plus fort le bruit de la pluie sur nos vitres comme si le couvent avait du périr sous le déluge de cette pluie d'automne. J'échappais au chagrin et il me revenait avec démesure, comme si les larmes que j'avais étouffées s'étaient accumulées dans cette eau du ciel qui débordait au dehors. La Dame, alertée par mes yeux ronds et secs, m'enjoignait de "faire une Sévigné".

"Faire une Sévigné" était un exercice de correspondance réservé à celles qui ne recevaient pas de courrier mais qui devaient occuper le même temps que les autres à leur correspondance. Elles étaient censées se faire la main, le style et l'esprit pour écrire facilement lorsqu'elles recevraient du courrier. La Dame surveillante ouvrait au hasard un livre d'extraits et désignait le texte auquel il fallait répondre. Amputé de l'adresse et des formules de politesse, ne comportant que deux ou trois paragraphes, le texte avait la tension d'une dictée, où faute du nécessaire à la compréhension de ce qui était énoncé, chaque mot devenait son propre mystère dans une lecture au point de croix où les yeux et l'esprit s'abîmaient parce que c'était "écrit trop petit".

Au couvent d'O, la Marquise de Sévigné était devenue la confidente des chagrins épistolaires dont le plus gros était de ne pas recevoir de lettres. A l'enjouement de la Marquise, à ses effets de surprise, à toute la vie brillante que l'on percevait malgré tout derrière ces extraits, nous opposions des reproches, des chagrins informes, des solitudes grises, nos respirations étouffées de tristesse et puis nous partions pour les pédiluves où dans nos cuvettes bleu émaillé nous finissions de noyer nos lettres à la Marquise, non sans avoir auparavant, sous prétexte de trouver l'inspiration, barbouillé de la pointe d'une plume qui voulait lui percer les yeux le portrait sépia qui se trouvait sur la page de garde.

Le couvent d'O se glorifiait d'une certaine parenté avec Saint-Cyr qui avait à jamais marqué nos uniformes et nos révérences, et d'avoir été, par fondatrice interposée, destinataire d'une lettre de Madame de Sévigné qui reposait, avec les lettres patentes et par autorisation du roi, dans un reliquaire scellé sous la pierre de l'autel par crainte des voleurs et surtout des "chercheurs". L'histoire voulait que, miraculeusement, le précieux butin eût été sauvé à plusieurs reprises de la destruction, dans des circonstances toujours plus romanesques. Comme si dans l'attribution de chaque supérieure d'O, il entraient la mission de ressusciter Saint-Cyr et de conserver bien enterrée la manne de Madame de Sévigné. Le goût du secret, la peur du désordre, avaient contribué à enterrer le mystère de Madame de Sévigné dont nous n'avions la preuve que par la copie d'une page qui avait été encadrée dans le parloir et dont

l'encre pâle apportait la preuve d'un ordre supérieur qui désignait le couvent d'O dans l'excellence. Pour nous, c'était l'écriture même de madame de Sévigné qui veillait. En attendant les enfants, les parents se persuadaient de l'élégance de la forme tout en déplorant de ne comprendre que peu de chose si ce n'est cette phrase : car il faut régler l'affaire... Mais leur bonne volonté était telle qu'ils se réjouissaient de la sagesse du message. En toute éducation, il faut régler l'affaire.